

**FRANCIS
MIZIO**

**TOUT CE QUI
TOMBE DU CIEL**

HÉLIOS *noir*



TOUT CE QUI TOMBE DU CIEL

(EXTRAIT)

© **Éditions ActuSF**, collection Hélios noir, février 2017
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry
www.editions-actusf.fr
ISBN : 978-2-36629-833-8 // EAN : 9782366298338

[J à H+34 min]

La victime dont le véhicule est détruit à la suite d'un accident de la circulation est en droit d'obtenir de la part de l'assureur de l'auteur du dommage le paiement de l'indemnité représentant la valeur du véhicule ainsi que le remboursement des échéances du prêt contracté pour son acquisition rendues directement exigibles par l'effet de l'accident et dont elle a dû s'acquitter auprès de l'organisme de crédit.

Bulletin d'information de la Cour
de cassation, février 1998, n° 187 p. 24

« Ça s'est passé il y a un peu plus d'une demi-heure. J'étais ici, sur la place Staline, quand d'un seul coup, il y a eu comme un grand *baaaang*. Vous voyez. Pas comme un avion qui franchit le mur du son et qui ferait *baaaang*. C'était bref, mais fort. Puis un sifflement et le choc de l'impact. Mais en arrivant, ça a claqué. Mettons, comme ça : *BANG ! FUIIIIIIIII ! BLAAAAAAM !* »

Le reporter-stagiaire de France Bleu Limousin coupa le micro d'un mouvement entraîné du pouce et se pencha avec angoisse sur le potentiomètre de son magnétophone.

« Attendez, monsieur. Pas trop fort le *bang*, parce que regardez, vous voyez là, la zone rouge ? Hé bien, votre *bang* a coincé l'aiguille tout au bout. »

Il tapa sur la petite fenêtre en plexiglas. L'aiguille restait obstinément bloquée. Il ne manquait plus que ça. *Pourvu que le service public ne lui demande pas de rembourser ce magnétophone.*

Le reporter-stagiaire évalua à la louche qu'il lui faudrait travailler une quinzaine de siècles, vu le montant de son salaire d'emploi-jeune, pour rembourser un magnétophone professionnel de cette qualité. Il tapa un grand coup près de la prise micro, ce qui eut pour effet de faire glisser la sangle de son épaule. Le *Nagra* chuta lourdement à terre dans un bruit de plastique souffrant. L'aiguille s'était débloquée.

« Allez-y, reprenez. Vous étiez sur la Place Pinochet. »

Le reporter-stagiaire avait lu sur le guide touristique : *Place Pinochet*. Pourquoi l'autre parlait de Place Staline ? Qui croire ? Le guide ou ce vieux débris ?

« Non, le nom de cette place, c'est Staline.

— Staline, si vous voulez. Mais refaites-moi le *bang*.

— Vous le voulez comment le *bang* ? J'ai peur de vous détraquer votre machin, là maintenant. Car c'était entre le *bang* et le coup de canon.

— Un *bang* correct. Un *bang* qui ne me fasse pas passer en zone rouge, car je suis stagiaire et si je reviens avec un magnéto abîmé, je ne suis pas certain qu'ils voudront me renouveler mon emploi-jeune. »

Le vieux fronça les sourcils et inspira, la bouche en cul-de-poule.

« *Ba... bang?* »

Le reporter secoua le Nagra.

« Soit cette fois le potentiomètre est cassé, soit votre *bang* n'est pas assez fort. Allez on reprend.

— J'en étais où ?

— Au bruit de la météorite, lorsqu'elle est tombée sur la place Pinochet.

— Staline.

— OK, Staline. Moi, les goûts et les couleurs, hein. »

Le vieux se concentra :

« Alors-d'un-seul-coup-il-y-a-eu un... »

Il retint sa respiration, roula des yeux et expectora brusquement. *BANG!*

Le reporter fit un geste agacé de la main, comme s'il chassait une grosse mouche. Il ne voyait même plus l'aiguille.

« Écoutez, je crois que le *bang*, je le repiquerai en studio. Ce *bang*, je le prendrai sur un disque de bruitage, tant pis. Le vôtre n'est pas assez *punchy* ou alors il va me flinguer mes filtres du *noise care* et du *sound dolby tri-phonics system*.

— C'est vous qui vouliez du son authentique pour vos témoignages. C'est vous-même qui me l'avez dit. Et vous ne prenez même pas mon *PFUIIIII* et mon *BLAAAAAM* ? Vous allez trouver ça en studio un *PFUIIIII* ?

— Ne vous inquiétez pas, je travaille certes pour le service public, mais je n'en suis pas moins un professionnel compétent.

— Bonne chose que le service public. Et ils ont aussi *BLAAAAAM* ?

— Je n'en doute pas. Reprenons, mais après le *bang*, qu'avez-vous constaté ? »

Le vieux lui posa une main sur l'épaule, l'air paternel et désolé :

« Écoutez, jeune homme. Soit vous êtes sur place pour faire votre boulot quand ça tombe du ciel, soit vous n'insistez pas, et vous vous contentez des témoignages que les bonnes âmes, comme moi, veulent bien vous communiquer. Je serais à votre place, je tenterais la presse écrite, puisque vous avez l'air de vouloir continuer le journalisme envers et contre tout. Quand les gens lisent dans un journal le mot *Bang* ! ou *Pfuiii* ! ou *Blaaam* !, ils y collent mentalement le volume sonore qu'ils veulent et vous n'avez pas à vous préoccuper de ça. »

Le reporter-stagiaire regarda longuement le vieillard, bouche bée. Ils étaient décidément tous tarés dans ce village. Ils avaient pris des éclats du caillou en pleine poire, ou quoi ? Ou peut-être cette région était-elle comme dans certains coins trop coupés du reste du monde : à force de se livrer à des unions consanguines, les habitants n'ont parfois plus rien de commun avec le reste de l'humanité. Ils raisonnent différemment, ont des traditions étranges avec des masques ou des bouts d'animaux, les dents en avant et des touffes de cheveux éparses sur le crâne pelé. C'était d'ailleurs ce que cet autochtone devait essayer de cacher sous sa casquette crasseuse.

Le vieux, attendant une réaction, cracha par terre. Le *pliiitt* des matières s'écrasant au sol débloqua l'aiguille.

« C'est curieux, il réagit plutôt dans les aigus, observa le stagiaire.

— Vous ne voudriez pas que je vous raconte mes trucs en me pinçant le nez, non plus ? Prenez du bon matériel. *Bon outil tel l'ouvrier fera belle affaire du travail de l'outil de l'ouvrier de bienfait.* C'est un proverbe d'ici. C'est une idée simple, mais de bon sens », recracha l'homme.

C'était le quatrième témoignage que le reporter-stagiaire collectait et il n'avait jamais obtenu la même version de la chute de la météorite. Personne ne lui avait encore parlé d'un quelconque bruit dans le ciel. Certes, tous avaient été impressionnés par la voiture du cafetier quasiment coupée en deux et par le petit cratère en dessous, creusé dans la chaussée. Concernant les effets célestes, la traînée lumineuse ou la détonation et autres conséquences sonores : rien.

Le reporter-stagiaire se demanda s'il n'allait pas somme toute occulter le témoignage bruyant et incongru du vieux. Pas de temps à perdre, d'autant qu'il avait encore des témoins à interroger : le maire, le cafetier propriétaire de la voiture – lorsque celui-ci serait sorti de sa prostration –, la bijoutière sur la place...

Il consulta sa montre et retourna à grands pas vers la voiture endommagée. C'était une de ces autos ovoïdes hideuses qui avaient été dessinées par des ingénieurs sans doute depuis longtemps enfermés dans des chambres capitonnées ou qui s'étaient enfuis au Brésil, honteux, le visage refait. L'avant ressemblait à un œuf, l'arrière au cul d'une éléphante stéatopyge et, sur les côtés, les bajoues semblaient vouloir toucher la chaussée.

L'œuf à l'avant était le lieu du moteur poussif, la croupe de l'arrière était celui du coffre bardé à l'extérieur de catadioptres et lampes rouges qui éblouissaient les automobilistes lorsque son conducteur freinait, comme pour dire « *Non, ne m'embou-tissez pas, je vous en supplie* », à l'inverse finalement de ce que cherchent à obtenir les babouins en rut. Les bajoues résultaient d'une hypertrophie des vide-poches. Vide-poches dans lesquels on aurait pu faire tenir au moins deux passagers de petite taille.

C'était un de ces nouveaux modèles de *concept-car* censés flatter chez l'acheteur automobiliste potentiel, selon les concepteurs et gens de marketing, *la nostalgie de l'utérus maternel*, l'humidité en moins pour les meilleurs modèles, du moins les plus étanches. Encore que, il paraissait que le modèle le plus cher, avec toit ouvrant, complétait par temps de pluie ce concept quasiment bio-industriel. Un soir à la télé, le reporter-stagiaire avait vu un gros type en sari et queue de cheval emperlouée expliquer comment ils imaginaient ces concepts. D'après le gourou, cette *Bouzoo* – puisque tel était le nom de ce type de voiture – était une automobile s'adressant aux « *décalés-conservateurs, ruraux pré-cybers* ». Une cible parmi tant d'autres, mais « *aux revenus en phase évolutive, et qu'il fallait capter rapidos* ». En l'occurrence au beau milieu de la place de Château-Carrois, la cible, cette fois, n'avait pas été le consommateur régressif, mais la bagnole elle-même. La météorite avait fait mouche : la Bouzoo était aplatie en son centre. L'éléphante qu'elle évoquait avait maintenant les fesses plutôt molles avec, évidemment, un gros trou au milieu.

« Bref, la météorite est tombée sur la voiture », répéta, songeur, le reporter-stagiaire dans l'espoir de relancer le

témoignage de son interlocuteur qui l'avait suivi en crachant tous les deux mètres comme un petit Poucet catarrheux.

Le vieux plissa des yeux, comme dans un intense effort de réflexion. Une goutte de salive glissait le long de son mégot éteint.

« C'est bien ça. Je ne peux pas dire mieux. Vous faites bien de préciser, car à la radio, on ne voit pas ce qu'on commente. »

Le reporter-stagiaire le dévisagea à nouveau. Les gens du cru se donnaient en plus tous l'air d'être très compétents et ce, dans tous les domaines, et surtout sur des sujets que l'on ne soupçonnait même pas. Cette région était vraiment fascinante.

« Hé bien, je vous remercie.

— À vot' service. Je passe quand à l'antenne ? C'est pour que j'm'écoute... Je suis cantonnier ici et déjà un peu une célébrité locale, voyez. Je veux savoir si je passe bien. Si mon image n'en souffrira pas...

— Votre image de... cantonnier ? »

L'ère de la communication était donc même parvenue jusqu'ici. Le reporter tourna les talons sans insister, de crainte que le cantonnier ne lui donne la carte de visite de son attachée de presse ou celle de son agent pour une négociation des droits de diffusion. Il s'approcha davantage de l'attroupement qui entourait le maire de Château-Carrois, en grande conversation avec des passants et des vieux descendus du bus qui avait convoyé leur *Club de l'Âge d'Or* au musée castel-carroisien du robinet. L'homme de radio rouvrit son micro. Le maire, à propos de la météorite, parlait déjà d'un « *grand événement pour le village* », d'une « *chance pour le développement du tourisme* »

vert dans la région et nos orientations scientifiques. Si le ciel nous tombe ici sur la tête, c'est pour le plus grand plaisir de nos visiteurs ».

« C'est bon, ça, estima le reporter-stagiaire. Ça illustre. »

Des touristes approuvaient silencieusement, évaluant l'impact économique de la météorite après avoir considéré celui destructeur sur la Bouzoo.

« Je ferai poser une plaque en souvenir de cet événement proprement galactique, sous celle, bien sûr, de la Place Adalbert de Carrois du Limousin 1449-1471, continua le maire qui sentait remonter la fièvre de sa campagne électorale. Et nous ouvrirons une salle particulière dans le musée pour accueillir cette trouvaille. Car la découverte d'une météorite s'appelle une *trouvaille*, messieurs-dames », se gobergea-t-il.

Les vieux débris humains peuplant le bus se collaient imperceptiblement au notable. Dans quelques secondes, certains retraités allaient poser des questions, d'autres prendre des notes. Le vieillissement rapproche l'individu de l'âge scolaire, songea le reporter-stagiaire en scrutant les alentours pour repérer sur qui il allait jeter son dévolu.

Un photographe bardé d'appareils photo sur lesquels étaient fixés des objectifs longs comme le bras apparut, se frayant un chemin entre les badauds, brandissant ce qui ressemblait approximativement à une copie maladroite de carte de presse. Il toisa l'assistance d'un air supérieur, fit de grands gestes des bras pour éloigner les gens et commença à mitrailler la voiture du cafetier. Le reporter de France Bleu Limousin le reconnut : c'était un passionné de photos habitant Château-Carrois. Il

inondait la région de cartes postales de son cru et avait l'outrecuidance de se faire surnommer Weegee, du nom d'un célèbre photographe américain de faits divers. Outrecuidance, parce que ses cartes postales étaient toutes du genre recettes gastronomiques locales ou plaisanteries salaces avec des vaches montées par des taureaux, légendées « *Le Limousin, c'est profond* » ou « *À Château-Carrois, on n'aime que les bas morceaux* ». Les plus grands moments d'inspiration de sa carrière avaient donné lieu à quelques best-sellers : un bouc et un taureau qui regardaient une fermière occupée à cueillir des pissenlits dans un pré (« *La Limousine, on lui beurrerait bien ses tartines* ») et le cliché d'un gamin, de dos, pantalon baissé devant les grilles du château proposant son « petit robinet » pour « l'a-musée. » Un artiste, en somme, ce Weegee. Lequel se piquait aussi de trucages ou autres photomontages indéliçats.

L'homme s'était fait rare depuis quelques semaines, depuis qu'une galerie artistique de Limoges avait exposé dans un de ses recoins quelques-unes de ses *Études Limousines en noir et blanc* tirées au photo-club de Rochechouart – en général des roses perlées de rosée. Les habitants de Château-Carrois et des hameaux avoisinants ne s'étaient d'ailleurs guère plaints de l'absence de l'artiste local, ayant redouté depuis toujours de se découvrir sur les étalages de cartes postales en train de picoler devant un fromage de chèvre (« *Si on bulle, c'est parce que not' crottin sent le savon* », troisième vente en volume : c'était tombé sur un pauvre garçon de ferme qui en avait fait une hémiplegie) ou poursuivi par un cochon en rut s'exclamant en un jeu de mots compris par personne que « *Limou* » dans « *Limousin* » le mettait dans tous ses états.

La nouvelle et récente politique touristique de Château-Carrois avait attiré à nouveau Weegee. L'homme rôdait, envisageant de vendre des polaroids aux touristes que recrachaient les bus, cornaqués par de vieilles filles névrosées que certains manques physiologiques dus à leur vie privée itinérante transformaient en dogues.

La météorite venait quoi qu'il en soit de brusquement chambouler le train-train de Weegee et d'ouvrir son horizon. Le photographe était surexcité par ce qu'il devinait être *le scoop de sa vie*.

Il consommait rouleau sur rouleau de pellicule.

L'aérolithe avait percuté la Bouzoo par le haut de la vitre arrière et l'avait traversée de part en part. Le choc avait été tel que l'automobile avait été quasiment coupée en deux. Poursuivant sa chute perforatrice, la météorite s'était enfoncée dans le sol. Un cratère d'un diamètre de près d'un mètre, sur une quinzaine de centimètres de profondeur, était apparu sous le véhicule. Heureusement, le feu n'avait pas pris et aucun éclat ou projectile n'avait blessé les personnes présentes alentour. Coup de chance, puisque la terrasse du Café de la gare, bondée de retraités au moment de l'impact, ne se trouvait qu'à quelques dizaines de mètres à peine. Tout au plus quelques consommateurs avaient profité de l'aubaine pour filer sans payer leurs consommations et embarquer des cendriers.

Lorsque le photographe eut terminé de mitrailler les restes de l'auto, il demanda de l'aide autour de lui afin de déplacer

l'épave. Max le Suisse, le cantonnier, le rejoignit. Tous deux entreprirent de la décaler de quelques dizaines de centimètres afin d'observer le cratère. Chose qui n'avait pas encore été faite depuis maintenant près d'une heure que l'événement s'était produit. Une sorte de crainte superstitieuse avait gagné les badauds. Les plus courageux venus se pencher pour examiner les dégâts sous l'automobile n'avaient même osé s'approcher à moins de cinq pas. Un adolescent hilare dans la petite foule avait bien pensé pousser un petit cri farceur lorsqu'un retraité s'était penché vers le véhicule, mais s'était au dernier moment ravisé. Tout le monde pétait de trouille et ce n'était pas le moment, en sus, d'avoir un infarctus à gérer.

Le vieux cantonnier et le photographe poussèrent sans trop de problèmes la Bouzoo presque coupée en deux, dégageant le trou percé à même le macadam. Les badauds enhardis s'approchèrent davantage en tendant le cou. « L'artiste-photographe » se remit à prendre des clichés. Il expliqua à la cantonade, sur un ton qui ne souffrait aucune contestation, qu'il allait sûrement réaliser là des cartes dignes de son talent, sinon de l'histoire de ce genre postal.

Au fond du petit cratère, une grosse pierre noire, comme vitrifiée, et de forme oblongue et aux extrémités émoussées, dégageait de légères fumerolles.

« Je n'avais pas remarqué, mais ça pue le soufre. C'est l'enfer qui nous a envoyé un colis ! » s'exclama Weege. Un moine reconnaissable à son jogging bleu de sortie et au tee-shirt publicitaire « Dieu fit l'eau, faites-vous à l'eau » se signa en marmonnant.

« En des temps pas si lointains, riposta le Dominicain Dégagé, il se disait qu'une pierre tombant du ciel vouait la région qu'elle touchait à une kyrielle de péchés. Jadis, on aurait pensé que Château-Carrois s'abandonnerait aussitôt au vol, au viol, à la luxure, au stupre, au mensonge, au crime, à l'adultère, à l'envie... » L'homme de Dieu parlait comme à lui-même, mais le silence s'était fait subitement autour de lui. Frissonnant, il continuait sa liste, alors que chacun tendait le cou pour profiter de son catalogue d'horreurs. « ... au sacrilège, à l'inceste, à la concupiscence...

— Con-cu-piscence... quelle horreur, fit une voix glacée qui essayait d'en dégager l'étymologie. Tout ça en même temps ? »

Le photographe, terminant son deuxième rouleau de pellicule, coupa la parole au moine.

« Et pourquoi pas manger ses crottes de nez, piquer une place de parking, spéculer sur le second marché, resquiller dans les files d'attente, commettre des excès de vitesse, picoler, frauder le fisc... ? Vous y allez fort ! Si déjà une frénésie lubrique s'emparait de ce village sexuellement anesthésié visité par des retraités cacochymes, au moins... on n'aurait pas tout perdu, non ? »

Quelques vieilles manifestèrent leur désapprobation d'une exclamation dégoûtée. Weegee sourit à l'assistance et fit un signe du menton en direction du moine qui se signait jusqu'à risquer la tendinite.

« Superstitions de bigote ! Mais dans votre catalogue, je choisis stupre et luxure, au cas où... »

Un second moine surgit et tira le premier par la manche.

« Vous n'êtes qu'un incroyant », clama-t-il, en reculant dans la foule. Le cantonnier, haussant les épaules, se pencha sur le trou dans l'intention de s'emparer de la météorite.

« Faites pas gaffe, fit-il à Weege. Ils sont aussi pieux que moi, mais ils entretiennent leur image en public. C'est presque un jeu de rôle.

— Faites attention ! cria une dame. C'est peut-être contagieux. »

Un des touristes retraités pouffa, et se tournant vers la femme craintive, rétorqua d'un ton mielleux : « Voyez-vous, je suis biologiste, retraité du CNRS et je peux vous affirmer qu'il n'y a rien de contagieux. »

Le fils du coiffeur, un adolescent hirsute d'une douzaine d'années, approuva le retraité.

« La panspermie, c'est-à-dire la fécondation de la Terre par des corps stellaires... ce n'est pas contagieux... C'est seulement de la fécondation. » Une dame soupira, rêveuse, tandis qu'une grande rousse nantie d'une forte poitrine offerte à la vue de tous comme un bien collectif ou de service public, vêtue de vert, comme toutes les grandes rousses, retourna une légère gifle au gamin.

« Mais qui t'a appris des choses pareilles ? »

Le retraité du CNRS intervint.

« Madame, il a raison... »

— Vous avez entendu ce qu'il a dit ? Cet enfant est obsédé. Il me rendra folle.

— Il a dit panspermie. »

La rousse piqua un fard. La couleur de sa robe n'était maintenant plus du tout adaptée.

« Ce n'est pas cochon, croyez-moi, dit le type du CNRS d'un air pontifiant quoique hilare, tout en coiffant le gamin d'une main attendrie. Cet enfant a raison. Les météorites ont probablement apporté la vie sur Terre en répandant des bactéries. Et ça s'appelle la panspermie. C'est la fécondation de la vie. Et cela n'a rien à voir avec les prédictions de priapisme ou de furie utérine que ce moine vient de nous asséner... »

En retrait, le maire se mordait les lèvres, craignant que l'image touristique de Château-Carrois ne commence à être flétrie par des querelles entre l'Église et la Science... La réputation de Sodome, après tout, pourquoi pas : si ça faisait venir le touriste.

Le photographe griffonna quelque chose sur un bloc-notes tout en prétendant qu'il venait d'avoir une idée géniale de carte postale autour de cette histoire de *pan sur la spermie*. Le scientifique retraité se pencha vers l'enfant.

« Dis-moi... Tu en sais des choses pour ton âge. »

La mère, calmée, répondit à la place du gosse qui se frottait la joue. Elle avait soudainement un ton snob.

« C'est son dada, les cailloux. Il en a plein sa chambre. Il a créé le club de minéralogie de l'école. Pour l'instant, c'est le seul membre. Mais nous l'encourageons, pensez bien. »

Deux mètres derrière, l'institutrice levait les yeux au ciel. Elle ne semblait pas croire les affirmations de la mère.

« Bravo, approuva le retraité. Un futur scientifique ! Et tu t'y connais en météorites ? »

Le gamin voulut répondre, cherchant des yeux l'institutrice, mais un cri de douleur l'interrompit.

Le cantonnier se redressait en plaçant ses mains devant ses yeux. Il venait de se brûler en tentant de s'emparer de l'aérolithe. Le photographe déclencha ses flashes et boîtiers pour immortaliser la scène. Une voix caverneuse résonna, tandis que le cantonnier grimaçant se coinçait les mains entre les cuisses.

« C'est Esprit Bobi ! C'est Esprit Bobi qui t'a chauffé les mains avec la pierre. Mais tu vas avoir maintenant le pouvoir. Toi rendre les femmes heureuses. Le fluide de Esprit Bobi être en toi. »

Le public, interloqué, se retourna vers l'homme qui venait de prononcer ces paroles inattendues. Il s'agissait de ce doux dingue de Mamadou, un Ivoirien d'une trentaine d'années, vendeur de colifichets pour touristes qui se vantait, les soirs de cuite au Café de la gare, d'être marabout héréditaire de père en fils. Surnommé « Colifichette », il était gentiment intégré dans le village, malgré ses airs parfois étranges qui déroutaient le rural.

L'homme était cette fois surexcité et son regard trahissait une fièvre étrange. Mamadou s'approcha du cantonnier et lui tapa avec déférence sur l'épaule, hilare, quoique envieux. « L'Esprit Bobi est tombé ici. Tu as touché l'Esprit Bobi ! Tu vas être un mâle puissant. Ton bouzou va grandir, et grandir, et grandir, et palpiter et devenir comme un jeune baobab dans la savane. Ta femme va miauler comme une lionne... »

Il se tourna brusquement vers les badauds, les bras levés au ciel : « Écoutez-moi tous ! L'Esprit Bobi est tombé ici ! Le village va perdre la raison ! Le village va tous vouloir forniquer ! Tous ! Le village va être dans tous les sens ! Les gens vont se

tuer ! Et il est déjà trop tard ! Ainsi est la volonté de l'Esprit Bobi ! »

L'assistance était stupéfaite, tétanisée. Un homme cria que le moine avait déjà fait la même prédiction et que ça commençait à bien faire. Mais l'Ivoirien, n'écoulant que ses convictions, ne s'interrompt pas :

« Et c'est mon ami ici qui a touché l'Esprit Bobi qui va porter le rêve de l'Esprit Bobi dans tout le village ! Folie, meurtre et fornication ! »

Le maire s'approcha de Colifichette et, lui posant timidement la main sur le bras, lui enjoignit de se taire. Mamadou acquiesça et devint mutique. Chancelant, il semblait ivre, ou en transe. Il se frotta les yeux et regarda les alentours d'un air hagard, comme s'il venait d'être possédé. Des badauds haussèrent les épaules. *Ce Colifichette est complètement fou*, pensèrent la plupart d'entre eux.

La femme du coiffeur chercha son fils pour l'écarter de toutes ces scènes qu'elle jugeait malsaines, mais le gamin qui avait filé plus loin discutait avec Capuche, le demeuré du village qu'il avait depuis quelque temps pris en affection. Il réconfortait visiblement l'idiot qui tremblait de tous ses membres sous ce ciré jaune qui ne le quittait jamais, été comme hiver.

« Bouzoo ? » s'étonna le reporter-stagiaire qui s'était approché de l'Africain, lequel semblait reprendre ses esprits.

L'Africain sourit avec indulgence. Ces yeux avaient repris leur douceur, alors que quelques secondes plus tôt, ils étaient la proie d'une fièvre quasi démente.

« Ici, c'est le nom des voitures. Chez moi, c'est le nom d'une longue et ferme...

— S'il vous plaît, s'il vous plaît. Il y a des oreilles chastes, ici », paniqua la grande rousse.

Le cantonnier soufflait sur ses mains en sautant sur place, n'écoutant plus les péroraisons de chacun. La femme du coiffeur lui proposa de venir au salon appliquer de la pommade sur ses paumes et appeler un médecin. Le maire leva les bras pour attirer l'attention du groupe qui piaillait. Certains évoquaient la fin du monde, d'autres la tremblante du mouton. Des anecdotes fusaient. Les prophéties du moine et de Colifichette avaient frappé les esprits les plus rationnels.

L'édile s'adressa à l'assemblée :

« Laissez cette pierre refroidir. Dès que nous pourrons l'emporter, je la mettrai en lieu sûr dans le musée. Elle appartient à la commune, désormais. C'est un bien public.

— Il n'en est pas question. Cette pierre est à moi. » L'attroupement s'écarta silencieusement.

Le petit homme qui venait de prononcer ces mots avançait vers le maire, les mâchoires crispées. C'était Ladislas Krobka, le patron du Café de la gare et, surtout, l'infortuné propriétaire de l'auto endommagée. Le maire le défia du menton.

« Et pourquoi je vous prie ?

— C'est ma Bouzoo qui a été traversée par ce caillou. Alors, c'est ma météorite. C'est vraiment la mienne. »

Le maire tendit un doigt impérial vers le cratère.

« Ceci appartient au gouvernement. À la commune. À la Raie-publique. À la France ! Cette pierre doit aller au musée pour l'édification de tous. C'est un bien national. »

Ladislas Krobka vint se coller sous le menton du maire qui faisait deux têtes de plus que lui.

« C'est ce qu'on va voir. D'abord, je me fais rembourser ma voiture. Car c'est terrible, j'avais même pas fini de la payer... »

La voix chevrotait.

« Ensuite on verra. »

Un moine s'interposa.

« Calmons-nous. C'est un signe de Dieu. Un message de paix... »

— Décidément, faudra vous accorder pour les sens à lui donner, à ce caillou, fit le chauffeur du bus à deux pas de là. Un coup c'est la punition divine et le chaos. Un coup c'est un message de paix. Faudrait vous accorder car j'ai pas encore posé mes congés et je ne sais pas si je dois prendre la première ou la deuxième quinzaine d'août. »

Des badauds s'esclaffèrent. Le chauffeur tapa dans ses mains « Allez, le chargement... On rentre ! »

À contrecœur, mais docilement, plusieurs touristes retraités s'éloignèrent de la scène de dispute entre le maire et le cafetier qui devenait intéressante, en tout cas davantage que cette vulgaire caillasse en train de lentement refroidir.

Monté sur les marches de l'autocar dont le moteur grondait déjà, le retraité du CNRS tendit sa carte de visite au fils du coiffeur.

« Tiens-moi au courant, petit. N'hésite pas à m'écrire ou m'appeler. J'aime les gens qui ont des vocations... Et renseigne-toi vite. Imagine un peu que ce soit une chondrite carbonée ! Et je m'y connais pour tout ce qui touche à l'espace ! Mon fils est le spationaute Jacques Colinet ! »

Le gosse lâcha un petit cri de surprise, puis écarquilla les yeux, émerveillé.

« Vous êtes le père de... »

L'homme se rengorgea, dissimulant mal sa fierté.

« Oui, mon fiston est le spationaute Colinet. Celui qui part dans un mois sur le module Hermès. Tu sais, il était comme toi... passionné par la science. Qui sait, peut-être seras-tu un jour aussi dans l'espace si tu travailles bien la science et les maths à l'école ! Étudie bien cet aéroлите, car c'est peut-être une chondrite ! Une chondrite carbonée. »

Axel en était bouche bée.

« Vous croyez ? » fit-il sans préciser s'il voulait confirmation de la merveilleuse prédiction sur son avenir ou sur la nature probable de la pierre.

Le retraité hocha la tête avec un sourire malicieux qui voulait tout et ne rien dire. Puis il fit un signe d'adieu au gamin, tandis que les portes du bus se refermèrent dans un soufflement de pneumatiques. Le gamin était scié.

La mère, qui avait tout entendu, réfléchissait en hochant la tête. Son fils dans l'espace, jamais ! *Et les chondrites carbonées, sûrement pas !* À son air, on se doutait bien qu'elle savait tout des plondites carbonées. Peut-être même qu'elle était spécialiste mondiale des mondrites borbonées et que si son fils bénéficiait de ce savoir précieux, c'était grâce à elle, mais qu'elle savait garder les pieds sur terre, elle, et il n'était pas question qu'un jour son fils aille risquer sa vie dans l'espace. Car toutes les bonnes mères se doivent d'être compétentes, quel que soit le centre d'intérêt de leur enfant et savoir aussi ce qui est bon ou pas pour lui.

L'enfant se tourna vers son ami attardé mental, qui se dandinait d'avant en arrière engoncé dans son ciré jaune.

« Tu te rends compte, Capuche ? Une chondrite carbonée ! »

L'idiot du village le regarda fixement, puis éclata d'un rire étrange et apeuré. Il tira nerveusement et exagérément sur son front la capuche crasseuse de son ciré jaune.

« La pierre du ciel ? Fondite ? »

La mère secoua négativement la tête, comme rendant un verdict sans appel.

« Fondite ? » redemanda l'idiot, puis il se protégea alors la tête avec les bras posés sur sa capuche, comme si on allait le frapper.

Il recula, les yeux exorbités, scrutant le ciel.

Il bavait de trouille.

(Fin de l'extrait)

“Du grand n’importe quoi...”

Francis Mizio

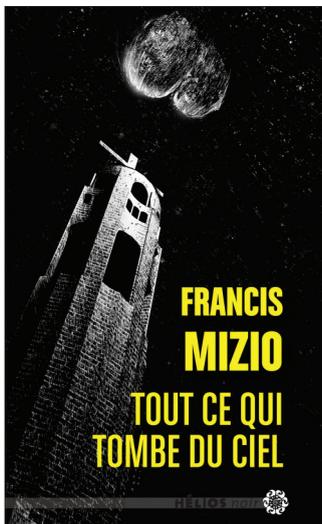
Château-Carroi, Haute-Vienne,
Limousin, France, Terre. 1 280 habi-
tants.

Le quotidien de Ladislas n’est pas des plus trépidants, entre la gestion du Café de la gare, où les affaires ne vont pas fort, et le maintien en vie du Frico Carmin à canines, piranha que lui a légué son cousin et dont la survie est liée à la garde de son commerce.

Mais la chute d’une météorite sur sa voiture flambant neuve va avoir des répercussions inattendues. D’un seul coup, toutes les vieilles rancoeurs semblent se cristalliser autour de ce caillou tombé du ciel. Folie, meurtre et fornication s’emparent des habitants. Mais Ladislas n’en a cure : lui, tout ce qu’il veut, c’est se faire rembourser sa voiture. Et connaissant les assurances, ce n’est pas gagné d’avance...

Né à Melun un jour de novembre 1962, Francis Mizio assaisonne ses polars d’un humour noir et caustique devenu sa marque de fabrique.

Dans la lignée de La Santé par les plantes, Tout ce qui tombe du ciel est un pur polar foutraque, entre dialogues absurdes, situations cocasses et personnages délirants.



À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 9 €
(clic)

En numérique : 4.99 €
(clic)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-36629-833-8